

BIBLIOGRAPHIE

Claire DOLAN (dir.), *Événement, identité et histoire*, Sillery (Québec) Septentrion, 1991, 280 p.

Voici un ouvrage qui intéresse doublement l'histoire de la Provence : d'abord par son thème et ensuite parce qu'il manifeste la vigueur des études provençales dans les universités canadiennes, dont *Provence Historique* a déjà à plusieurs reprises porté témoignage.

Se demandant « si les événements-catastrophes dont le souvenir ponctuait les récits d'autrefois étaient des événements traumatiques pour la société qui leur servait de cadre (...) s'il avaient perturbé suffisamment cette société pour être considérés comme des ruptures » et de surcroît quel rôle ils avaient pu jouer dans la cristallisation d'un événement sentiment identitaire, Cl. Dolan délimite en les articulant sinon emboîtant trois questions fondamentales pour l'historien et impose un rude cahier de charges aux chercheurs, pour la plupart spécialistes d'histoire médiévale et moderne, réunis pour élaborer ce recueil. Ces derniers y ont répondu en fonction de leurs champs et thèmes de recherches et de leur goût inégal pour l'épistémologie. Éliminer d'emblée la Révolution, le Deux-Décembre, les Première et Seconde guerres mondiales, voire la décolonisation équivalait *a priori* à n'étudier que les périodes en deçà des principaux événements structurateurs et des lignes de fracture de la mémoire collective française et régionale. La Provence n'est pas de surcroît la Vendée ni, après tout, le Québec¹ et l'on pouvait s'interroger sur la pertinence de l'espace choisi par huit participants sur quatorze. La réponse à ce double défi est tout à fait convaincante ; il est vrai que le colloque canadien a été précédé par celui que le Centre méridional d'Histoire avait organisé en 1983 sur la notion d'*événement*, d'ailleurs abondamment cité. Il est en revanche dommage qu'une autre contribution provençale, *l'Histoire de Marseille en treize événements*, dirigée par Ph. Joutard (Marseille, J. Laffitte, 1988), pourtant fort proche par son esprit du présent ouvrage, ne soit apparemment pas connue outre-Atlantique et ne fasse guère l'objet que d'une mention très distanciée.

Sans prétendre épuiser la matière de l'ouvrage, je me bornerai ici à relever quelques

1. Mais l'événement retenu par Jacques MATHIEU pour la « belle province » est l'arrivée de J. Cartier et non le Traité de Paris...

acquis de ces analyses multiples, en privilégiant de façon presque exclusive l'apport provençal.

Il n'est désormais plus possible, après avoir lu l'introduction de Claire Dolan, l'analyse par Pierre Grégoire de « l'événement-référence », la conclusion de Serge Courville et Normand Seguin, de reconduire l'insouciance consternante de nos prédécesseurs qui décrétaient qu'un fait leur *paraissait* un événement, éventuellement traumatique, à l'aune d'un « bon sens » historique fort contingent ou d'un pseudo-positivisme qui ne faisait que traduire les mythologies de leur temps et parfois les stratégies implicites du pouvoir ou d'un contre-pouvoir. Il est en particulier évident que l'on doit cesser de faire de la bibliographie préexistante le simple inventaire correctif d'une démarche accumulative des connaissances, mais au contraire le préalable d'une analyse critique de l'historiographie, de ses représentations et de ses enjeux sous-jacents.

Il semble en effet que l'événement, surtout traumatique, n'existe que s'il est « choisi » dans le magma des faits pour ses virtualités référentielles ; et même qu'il ne soit reconnu que s'il est aux yeux d'une autorité ou d'un groupe susceptible de significations ou de commémorations dans la mémoire collective : c'est le problème de l'usage qu'une communauté peut faire ou parvenir à faire dans une situation donnée du choc qui l'a touchée (ou dont elle est l'auteur) afin de structurer ou préserver son identité. De ce point de vue le cas des massacres de Vaudois exposé par Gabriel Audisio est exemplaire, car deux utilisations à fins édifiantes de l'événement s'y affrontent : celle des autorités qui l'ont perpétré et y montrent le châtement exemplaire de l'hérésie, et celle de l'Europe réformée, que résume le titre de l'ouvrage où parut l'un des premiers récits de l'événement : *Le livre des martyrs*. Mais non moins significative est l'occultation par les autorités en place de la sanglante émeute antijuive survenue à Aix en 1430, étudiée par Noël Coulet, et de la dilution de la communauté protestante de Manosque, à la suite de l'édit de Fontainebleau, qui a trouvé avec Alain Collomp son historien minutieux. Au quasi-silence de l'historiographie locale répond à peine ici un écho affaibli dans la littérature juive et très tardif dans l'historiographie protestante : d'une part un fait à oublier sinon dissimuler, de l'autre un traumatisme sans doute de longue durée dans la mémoire familiale des victimes, mais qui accède peu à l'archive ou l'imprimé. L'on regrette en revanche que la longue fortune livresque du sac de Marseille par les Aragonais en 1423 ne mérite que quelques remarques « en guise d'échappée » dans l'étude « au microscope » que Christian Maurel propose de l'événement. Le problème était moins pourtant de tenter d'entrevoir à travers les imperfections et le caractère parfois indirect des sources originales une certaine réalité de l'événement que d'observer comment l'historiographie locale ou régionale était parvenue à gérer jusqu'à nos jours un événement désastreux, qui ne pouvait à cause de son retentissement être occulté, voire à en tirer des conclusions positives. La communication de Lucie Laroche montre très clairement comment est résolu habilement et cyniquement le problème du maintien périlleux de l'exercice de l'autorité en temps de peste : lors de l'épidémie aixoise de 1521, l'oligarchie dominante traditionnellement la ville met en place un conseil provisoire de consuls et conseillers subrogés, nommés et non élus, constitué d'un nombre inusité de laboureurs, qui assume la responsabilité de la gestion de l'événement et cède ensuite sa place, la peste passée, à l'autorité légitime : la peste n'est dès lors que malheur des temps et mise entre parenthèses du cours normal des choses. Le contexte de la peste de Marseille en 1720 est très différent. Je m'accorde avec Ellery Shalk pour reconnaître qu'en vue « macroscopique » elle n'est pas la catastrophe majeure de l'histoire de la ville, mais je me suis efforcé par ailleurs de montrer qu'il s'agit nonobstant d'un événement considérable par le nombre des écrits, des œuvres d'art et des mémo-

riaux qu'elle a fait naître². Or, leur thème majeur est justement que médecins, clercs, édiles et notables n'ont pas failli cette fois-là à leur devoir, ont encouru les risques d'un événement qui a eu un retentissement européen parce qu'il a symbolisé la lutte des hommes des Lumières pour faire reculer la mort. E. Shalk est en revanche entièrement fondé à observer que, de tous les *faits notables* (selon le *distinguo* pertinent de P. Grégoire) survenus à Marseille durant l'époque moderne, l'entrée de Louis XIV est le véritable événement traumatique ; il a en effet été voulu comme tel par le roi à travers les trois formes de mémoriaux possibles : la destruction punitive du monument symbolique (la Porte réale), l'érection du monument stigmaté (la pyramide infamante à l'emplacement de la maison du consul Niozelles) et le monument comminatoire, immédiatement opérationnel en cas de récidive dans la « rébellion » (la citadelle Saint-Nicolas). Ph. Joutard a naguère souligné l'importance du mémorial sous toutes ses formes pour la perpétuation évolutive de l'événement dans la mémoire collective ; l'on doit lire sur ce point l'analyse suggestive proposée par André Sanfaçon du mythe suscité par quelques vestiges matériels du siège de Chartres en 1568.

Enfin l'événement traumatique peut être moins en soi une forte rupture que le révélateur d'un changement, voire le repérage d'une mutation dans la durée qui est alors ressentie. Les ethnologues savent bien que la « guerre de quatorze » a ainsi induit la prise de conscience collective de la « fin des terroirs » survenue en fait à partir des années 1880. La prise de Saint-Jean d'Acre et les premières guerres angevines pourraient jouer ce rôle à la lecture de l'étude savante que Francine Michaud consacre à « l'économie domestique marseillaise à la fin du XIII^e siècle », et le sac de Marseille par les Aragonais a pu accélérer, au moins dans les esprits, des évolutions en cours. La contribution de Michel Hébert sur les Etats de Provence entre 1347 et 1360 me semble montrer de façon magistrale comment un processus de réunion consultative de représentants des « trois ordres », déjà bien engagé dans la moyenne durée, peut, en quelques années cruciales où l'intégrité provençale est menacée, s'accélérer et contribuer à « la cristallisation de l'identité » à travers une institution dotée désormais d'un nom, d'un schéma d'organisation et d'une autorité en matière fiscale.

D'autres types d'événements, parfois étudiés par ailleurs, auraient pu être évoqués en complément : ainsi l'événement fondateur de nature miraculeuse ou merveilleuse, tel celui, nettement caractérisé par Bernard Cousin, qui est à l'origine de Notre-Dame des Lumières à Goult et plus largement de nombre de sanctuaires « revivifiés » à l'époque moderne. Ou bien l'événement libérateur qu'est pour les « juifs du pape » la législation de la Constituante et le rattachement à la France, qui ne fait il est vrai qu'accélérer une dispersion déjà bien amorcée selon les travaux de René Moulins. Le légendaire fondateur aussi, pour Marseille, Tarascon, Saint-Tropez, comme pour la Sainte-Baume ou les Saintes-Maries de la Mer. J'ajouterai que l'événement traumatique fondateur d'une identité et qui s'avère porteur d'une signification considérable constitue un schéma prégnant dans les religions révélées, manifeste dans l'Ancien et le Nouveau Testament, présent également dans l'Islam avec l'hégire ou la mort d'Ali. Compte tenu du poids de ces religions dans la formation de la science historique et de leur héritage culturel de longue durée, il pourrait être fructueux d'examiner à titre comparatif comment des traditions historiographiques issues du polythéisme ou de l'animisme ont abordé la

2. Dans les actes du colloque organisé par le Centre méridional d'histoire *Images de la Provence. Les représentations iconographiques de la fin du Moyen Age au milieu du XX^e siècle*, Aix, Publications de l'Université de Provence, 1992, aux p. 75-90.

construction et la commémoration de l'événement, et de vérifier si elles lui ont accordé l'importance structurante qu'il joue dans l'écriture et la pédagogie de notre histoire. Mais ce ne sont là que simples réflexions nées de la lecture de ce livre fort riche, dont on souhaite qu'il figure dans de nombreuses bibliothèques provençales et suscite d'autres travaux sur une problématique capitale pour l'historien, qu'il contribue à renouveler.

Régis BERTRAND

Marie-Anne POLO DE BEAULIEU, *La Scala Coeli de Jean Gobi*, Paris, Editions du CNRS, 1991, 766 p., cartes, tableaux, ill.

« Mais qu'est-ce que cette *Scala Coeli* ? Un recueil de fables pour la plupart démoniaques, et empruntées à Césaire de Heisterbach, à Jacques de Vitry, [...], soit pour la première fois racontées dans ce livre par un narrateur sans esprit. » (p. 55). A la suite de bien nombreux érudits, dont J.-B. Hauréau, Marie-Anne Polo de Beaulieu tente de répondre à cette question. Pour ce faire, elle porte à la connaissance d'un plus large public un des textes de la *Scala Coeli*, et dévoile tout à la fois son auteur, sa structure et son mode de composition.

La *Scala Coeli* est un recueil d'*exempla* provençal composé au XIV^e siècle (1323-1330) en latin avec quelques mots et expressions en provençal, par le dominicain Jean Gobi junior. Ancien prieur du couvent d'Alès, il est alors lecteur en théologie au couvent de Saint-Maximin, au moment où se développe le pèlerinage à Sainte-Marie-Madeleine (d'où la dédicace du recueil à cette dernière).

C'est la deuxième œuvre connue de ce dominicain, œuvre qui fut largement diffusée. Son succès est attesté par l'existence d'une quarantaine de manuscrits (cf. carte p. 75), quatre éditions incunables et la reprise de certains *exempla* dans des ouvrages postérieurs (recueils d'*exempla*, de fables, de contes, comme par exemple celui des frères Grimm).

Pour établir l'édition de la *Scala Coeli*, M.-A. Polo de Beaulieu a rencontré des difficultés liées aux particularités d'un recueil d'*exempla*, instrument de prédication. Son mode de composition est celui de la compilation. Ainsi son contenu peut-il être recopié, augmenté, coupé. « Il n'a ni l'unité, ni la stabilité d'une œuvre littéraire » (p. 158), ce qui rend difficile le choix du meilleur manuscrit et l'établissement d'un texte idéal. Dans le cas de la *Scala Coeli*, il a été impossible à l'éditeur de s'attacher aux critères chronologiques (les manuscrits les plus anciens datés du XIV^e siècle), géographiques (les manuscrits de Marseille et d'Avignon, proches de Saint-Maximin) ou quantitatifs. Elle a donc choisi un texte moyen, daté de 1480, celui de l'édition incunable d'Ulm qui lui semblait le plus proche de ce qu'avait pu être la *Scala Coeli*.

Les *exempla* sont au nombre de 972, regroupés sous 122 rubriques classées par ordre alphabétique de *abstinentia* à *usura*. Néanmoins, M.-A. Polo de Beaulieu a voulu rendre compte de la diversité des *exempla* dispersés dans les manuscrits. Aussi a-t-elle opté pour une « double terminologie », les *exempla edita* (c'est-à-dire ceux de l'édition d'Ulm) et les *exempla*, propres à la tradition manuscrite, les *exempla manuscripta* (numérotation intercalaire : n° de l'*exemplum* précédent suivi d'une lettre), chacun d'eux étant suivi de notes.

L'édition en latin de la *Scala Coeli* est encadrée d'une introduction et d'annexes riches

en informations qui viennent compléter l'approche de cette compilation et en éclaircir davantage la nature.

Après une présentation assez générale du cadre géographique, religieux et politique dans lequel évolua Jean Gobi junior, l'auteur se penche sur sa vie dont subsistent peu de sources. Elle dresse une ébauche de sa formation intellectuelle et religieuse à partir de documents et d'études ayant trait à la formation des dominicains, notamment grâce à trois traités de Humbert de Romans, le *Speculum religiosorum*, l'*Expositio regule Beati Augustini*, le *De eruditione predicatorum*. Afin de mieux identifier les sources auxquelles Jean Gobi a pu avoir recours, elle essaie ensuite de reconstituer le fonds de la bibliothèque de Saint-Maximin à partir d'indices indirects – l'inventaire de cette dernière étant par trop tardif – et de relevés de fonds de bibliothèques dominicaines de la même époque. Elle établit une étude comparative de ces inventaires et des sources citées par Jean Gobi Junior dans son prologue (cf. tableau, p. 30-33).

Nous avons là des pages fort intéressantes sur les sources utilisées *a priori* par le compilateur, l'appréciation de l'étendue de sa culture et le rapprochement avec des recueils antérieurs ou contemporains. Même si Jean Gobi donne dans son prologue et en introduction à ses *exempla* des références précises, il ne faut toutefois pas perdre de vue qu'il s'agit d'une compilation et qu'à ce titre, notre dominicain s'est peut-être inspiré d'autres collections, d'où une connaissance des textes souvent indirecte.

Composé au XIV^e siècle, ce recueil vient longtemps après les grandes compilations du XIII^e siècle dont il reprend bon nombre d'*exempla*. Son originalité réside donc plus dans le titre de l'œuvre (p. 58-64), le classement alphabétique des rubriques, l'introduction de la moralisation et sa langue que dans les anecdotes rapportées.

Contrairement à certains recueils d'*exempla*, son titre ne fait référence ni au contenu, ni à la forme, ni à un ordre logique mais renferme une puissante évocation symbolique, une échelle dressée entre l'enfer et le ciel.

Mais l'une des particularités les plus importantes de la *Scala Coeli* est l'ordre alphabétique. Si l'ordre logique était très en faveur au XIII^e siècle chez les auteurs cisterciens et dominicains, à partir du XIV^e siècle essentiellement, les compilateurs commencent à adopter le classement alphabétique. La *Scala Coeli* fait donc partie de ces premiers recueils à ordre alphabétique, ce qui n'est pas sans s'accompagner de quelques imperfections (irrégularités de l'ordre alphabétique, inégalité des rubriques selon les lettres de l'alphabet, etc.).

Par ailleurs, M.-A. Polo de Beaulieu complète l'étude de ce texte par un long développement sur la définition de l'*exemplum*, son évolution au cours du temps et sa structure stéréotypée (ici, leçon théologique ou morale, canal d'information, récit, parfois moralisation). Elle nous livre les résultats d'analyses précises menées sur la thématique des rubriques, le vocabulaire employé et, bien sûr, la présence de mots en provençal au cœur des récits. Le provençal apparaît dans des rubriques liées à des statuts ou à des actes sociaux, le plus souvent dans des dialogues. « C'est donc la langue de la sociabilité » (p. 71).

Marie-Anne Polo de Beaulieu exhume du passé un recueil provençal d'*exempla* au succès confirmé et offre ainsi aux lecteurs la possibilité de découvrir ces quelque 972 anecdotes, parfois drôles, effrayantes, touchantes, mais bien souvent savoureuses.

Cet ouvrage est aussi un utile instrument de travail auquel les chercheurs ne manqueront pas de se reporter pour ses multiples annexes en fin de volume. Au nombre de

celles-ci, on trouvera une annexe reprenant l'ensemble des rubriques latines avec la traduction en français de leur titre, une phrase résumant chacun des *exempla*, suivie de l'indication des sources et parallèles (et ce, pour les *exempla edita et manuscripta*). Ceci s'avère très pratique pour une consultation rapide des anecdotes. Puis viennent les index des citations bibliques, des auteurs et œuvres par période (antiquité profane, moyen âge, « sources orales »), des noms de personnes, de lieux (on y verra répertoriés : purgatoire, enfer et paradis !), des mots provençaux, des contes-types, des motifs narratifs d'après le catalogue de Scith Thomson, *Motif Index of Folk Literature*.

Isabelle RAVA-CORDIER

Christian GIROUSSENS, *Istres sous la Révolution (1788-1795)*, Istres, Amis du Vieil Istres, 1990, 194 p.

« On chercherait en vain une action qui méritât à Istres une mention dans les manuels d'histoire » écrit l'auteur en avant-propos à ce livre. La ville aura pourtant sa place dans la bibliographie du Bicentenaire grâce à cette étude minutieuse de la vie politique istréenne, nourrie d'un dépouillement attentif des fonds d'archives et d'ailleurs illustrée de photographies de documents. Ce gros bourg urbanisé d'environ 2.400 habitants à la veille de la Révolution s'y révèle un intéressant champ de recherches, avec sa population socialement diversifiée à l'alphabétisation très partielle (31% des conjoints signent entre 1770 et 1790 leur acte de mariage et 8% des épouses, soit des résultats analogues à ceux que M. Vovelle avait naguère procurés pour Salon) et son groupe de notables parmi lesquels émerge le docteur Vaucher, figure significative de jacobin local dont on aimerait connaître le devenir post-révolutionnaire. Parmi les mérites de cette étude, l'on soulignera la grande attention au statut social des protagonistes (l'on trouve en annexe cette indication pour les membres de toutes les municipalités qui se succèdent pendant la période) et aux gestes symboliques (p. 69-70, l'affaire de la restitution par les derniers consuls de leurs chaperons, « monuments de l'ancien costume » à verser aux archives ; p. 101-104, celle de l'installation du bonnet phrygien sur une des portes de la ville ; p. 113, l'exposition punitive pendant quatre heures de deux femmes attachées à l'arbre de la Liberté) ; ainsi qu'une analyse très précise de la période fédéraliste puis de la Terreur au cours de laquelle quatre Istréens furent guillotins. Néanmoins, dans un Sud-Est fortement jureur, l'originalité principale d'Istres est que ses trois prêtres paroissiaux sont réfractaires ; l'étude de la succession des prêtres constitutionnels, de leurs difficultés, des incidences politiques de la situation religieuse locale est d'autant plus intéressante qu'elle montre à l'échelle monographique le caractère tardif et les limites de la déchristianisation, laquelle suscite l'émeute du 16 ventôse an II, où Vaucher joue un rôle plutôt piteux. La lettre de Maignet qu'il était chargé de lire en public (et que M. Giroussens ne semble pas avoir retrouvée) est connue par les copies de la correspondance du représentant du peuple conservées à la Bibliothèque de Clermont-Ferrand (Ms 359 f° 37 v°, lettre 337 du 14 ventôse) ; Maignet y dénonçait en termes virulents le « fanatisme » et incitait la société populaire d'Istres à « étouffer de bonne heure ces germes de guerre civile en (se) débarrassant de tout ce qui pourrait la provoquer » : il eut donc quelque outrecuidance à attribuer l'émeute à une « imprudence » de Vaucher, qui aurait « voulu trop presser le règne de la philosophie » ; il ne pense guère d'ailleurs à le lui reprocher dans un billet daté du 18 ventôse (*ibidem* f° 55 v° N° 393) où il lui assure que « les criminels seront punis », ce qui ne fut guère le cas. L'affaire d'Istres semble avoir

fait mesurer à Maignet qu'en matière de « fanatisme » il convenait de « traiter cette maladie avec prudence », pour reprendre les termes de la célèbre lettre qu'il adresse le 23 ventôse au Comité de salut public ; rappelons que dans le bourg voisin de Saint-Chamas, le brisement des croix et des statues va également susciter le 24 ventôse un vif incident lors d'une séance de la société populaire.

L'ouvrage s'arrête au début de la période thermidorienne. L'on ne saurait reprocher à C. Giroussens de ne pas avoir poussé jusqu'au Consulat mais l'on regrette qu'il ne développe pas davantage l'ultime remarque de sa conclusion : le véritable tournant de la vie d'Istres se situerait sous l'Empire avec la création des soudières et la venue d'immigrants italiens, induisant un nouveau type d'affrontements autour du pouvoir municipal entre gens de la terre et de l'industrie, ce qui mériterait une étude détaillée.

Régis BERTRAND

Académie du Var, *La Révolution française et le Var, bulletin du bicentenaire*, Toulon, 1990, 304 p.

L'Académie du Var – « fille paisible de ces années agitées », selon l'amiral Guillou, président en exercice –, se devait de commémorer le bicentenaire d'une période dont l'impact et la postérité ont été considérables en Provence centrale, comme le rappelle la préface de M. Arreckx, maire de Toulon. Elle l'a fait, à l'initiative de notre vice-président, le commissaire général J. Ferrier, lui-même président honoraire de l'Académie, en publiant le recueil de ses « heures » qui firent se succéder des conférenciers tout au long de l'année 1989. Ce beau volume, qui renferme un encart de vingt-quatre hors-texte soigneusement commentés, constitue bien plus que le mémorial que pour la première fois la doyenne de nos sociétés fédérées consacre à la commémoration de la Révolution, puisque « les trois rendez-vous (précédents) ont été ratés », ainsi que l'observe J. Ferrier dans de substantielles « réflexions liminaires » qui suggèrent le poids de longue durée du souvenir du siège de 1793. L'ensemble des contributions rassemblées se lit avec un intérêt soutenu car elles s'articulent autour d'un triple souci. Dégager d'abord quelques traits originaux de l'histoire révolutionnaire locale : l'état de la Marine (E. Taillemite), mais aussi l'émigration « de proximité » à Nice (B. Eude) ou l'étude des prénoms révolutionnaires à Fréjus et Hyères (P. Roux) et celle de bataillons du Var (Y. Saint-Martin) ; l'état de Toulon après la « reprise » (J. Ferrier et H. Trojani) et son aspect à travers ses plans-reliefs (P. Perruchio et R. Petit). Renouveler ensuite les sources et les thèmes des études révolutionnaires : ainsi les textes en provençal, contemporains ou postérieurs (O. Rio), le récit par P. Moustiers de la genèse et de la réalisation de sa dramatique télévisée « L'été de la Révolution » ; plusieurs documents d'archives publiques mais aussi privées (P. Dubois, F. Ortolan), en particulier le curieux procès qui opposa en 1820 la ville de Toulon à l'« Ermite » dit « de Jouy », folliculaire dont le succès était alors considérable, au sujet de la prétendue « vente » de Toulon aux Anglais en 1793 (E. Carli). C'est enfin une galerie de portraits des « grands hommes du Var » que propose J. Ferrier, avec une attention particulière pour Raynouard (P. Moinot), Portalis (M. Villard), J.H.C. de Pazéry de Thorame et F.-J. Pey, prêtres varois morts aux Carmes (Mgr Forno). L'ouvrage s'achève par une conclusion de M. Agulhon sur la « tradition républicaine en France » et ses rapports complexes avec la Révolution et sur la chronologie détaillée de

1793 dans le Var (J. Ferrier). L'on jugera à la simple lecture de ce sommaire que cet ouvrage est à bien des égards l'aboutissement de cette levée du « tabou » révolutionnaire qu'avait inaugurée brillamment J. Parès dans le *Bulletin* de l'Académie pendant l'Entre-deux-guerres et qui a été suivie depuis par de nombreuses contributions. Ces dernières auraient d'ailleurs mérité d'être recensées systématiquement en annexe, car elles ont renouvelé au cours des dernières années nombre d'aspects de l'histoire d'un département dont la contribution aux années révolutionnaires s'avère multiple et très importante.

Régis BERTRAND

Pierre GUIRAL, dir., *Cassis hier et aujourd'hui*, Ville de Cassis, 1992, 293 p., nombreuses ill.

La monographie communale éditée voire commanditée par une municipalité constitue désormais un phénomène éditorial, dont la recension s'avère difficile : la plupart de ces ouvrages ne dépassent pas le statut de produit de consommation à usage local, sinon pour servir de cadeaux d'échange dans les jumelages éditaires. Ce qui est fort dommage, car certains ont au moins le mérite de procurer des recueils de photographies commentées et quelques-uns constituent des apports de grande valeur à l'histoire régionale, sitôt en particulier qu'une petite ville compte au sein de son conseil ou parmi ses citoyens quelques historiens confirmés. C'est le cas du beau livre relié et abondamment illustré que la ville de Cassis vient de publier, œuvre de Pierre Guiral, qui a lui-même rédigé une bonne partie de l'ouvrage, et d'une petite équipe qui compte plusieurs de ses anciens étudiants.

L'on soulignera l'ampleur et l'intérêt d'une tentative d'histoire totale qui va de la « grotte Cosquer » jusqu'à nos jours. Travail d'érudition soigneuse qui descend parfois au niveau de la « microhistoire » pour les « premiers Cassidains connus », est très documenté à partir du XVII^e siècle et permet de suivre l'évolution des familles de la ville, mais aussi de sa démographie et sa vie politique, économique et religieuse. Cette étude est à l'évidence continuellement appuyée sur de vastes dépouillements d'archives dont les références auraient mérité d'être signalées. Une sorte de modèle cassidain s'en dégage par petites touches : celui d'une modeste cité maritime, artisanale et terrienne à la fois, à la population très diversifiée, marquée par une forte sociabilité, qui sait tirer parti de la mer (pour développer l'artisanat du corail ou exporter la « pierre de Cassis ») et de la proximité de Marseille avec laquelle elle entretient des échanges inégaux mais qui ne sont pas toujours à son désavantage. L'on regrette seulement que l'évocation p. 83-84 des fêtes de l'année sous l'Ancien Régime tende à transposer imprudemment des observations d'époque contemporaine : je doute fort qu'une pièce d'archive du XVII^e siècle mentionne les treize desserts de Noël. Cet historique de grande qualité permettra d'utiles éléments de comparaison avec d'autres bourgs urbanisés ou petites villes de la Provence littorale, ainsi La Ciotat ou Martigues, voire Antibes et l'on espère un travail semblable sur Saint-Tropez, qui est peut-être le site le plus comparable à Cassis.

Bien que l'ouvrage s'ouvre sur une phrase de Virginia Woolf, la part consacrée aux écrivains et plus largement aux activités artistiques a été réduite à l'impression, de l'aveu des auteurs. Du moins leurs multiples aspects sont-ils bien caractérisés mais le cha-

pitre consacré à la peinture est fort bref sur la période fauve. La grande originalité de Cassis est en effet l'ancienneté de cette vie culturelle multiforme, caractéristique d'un lieu de villégiature et de résidence dominicale dans la mouvance immédiate d'une grande cité. Et l'image du petit port a été suffisamment forte pour que F. Mistral y ait fait naître Calendal. A noter qu'est reprise p. 243-244 l'hypothèse formulée en 1957 dans la revue *Marseille* par L.A. Thibaux qui proposait d'identifier dans *La rivière de cassis* d'Arthur Rimbaud une réminiscence livresque du fameux « fleuve » souterrain de Port-Miou, voire de la calanque d'En Vau (« en des vaux étranges... »). L'argumentation bibliographique avancée (Rimbaud aurait lu Marsili ou E. Reclus) n'emporte pas entièrement la conviction mais mérite considération. L'on sait que les Rimbaldiens considèrent ordinairement que la « rivière de cassis » serait la Semois, quitte à expliquer alors l'expression par la couleur de ses eaux. Il est exact de surcroît que l'un des deux manuscrits connus (reproduit, p. 243) porte « Cassis » avec une majuscule.

L'iconographie rassemblée est le résultat d'une patiente recherche mais l'on regrette que quelques documents écrits aient été parfois amputés au maquettage. Ce livre étant diffusé par souscription, l'on souhaite que l'expédition de ses bulletins ait dépassé l'horizon du Cap Canaille : l'analyse qu'il propose est digne d'intéresser les lecteurs de nombre de bibliothèques provençales mais aussi ceux d'autres franges maritimes.

Régis BERTRAND

Raoudha GUEMARA, *Les Arts de la laine à Vérone aux XIV^e et XV^e siècles*, Publications de l'Université de Tunis, 1987.

Il faut saluer cet ouvrage, comme le souligne fortement Mohammed Talbi dans sa préface, d'abord pour sa qualité d'« étude exhaustive et détaillée » d'une source traitée par un comptage informatif, mais aussi pour sa nouveauté intellectuelle : il manifeste un intérêt original, un « occidentalisme » volontaire et actif, pendant des études « orientalistes », qui rompt avec le « narcissisme contemplatif ou défensif » que M. Talbi discerne dans les choix d'études des médiévistes maghrébins.

Résultat d'un diplôme de recherches approfondies livré presque brut de décoffrage, avec près de 300 pages de listings et d'histogrammes sortis de l'ordinateur au centre de calcul El Khawarizmi, ce n'est pas une thèse sur Vérone, mais l'étude statistique de deux sources, les *Anagrafi*, liste d'habitants préparée pour l'établissement des livres d'estime, et les *Campioni d'estima*, tenus régulièrement, de 1425 à 1515. Un certain nombre de questions restent en suspens (réinvestissement, fortunes, dots, prosopographie des artisans et des marchands) qui ne seront résolues que dans une recherche plus vaste : les aperçus sont ici très généraux.

R. Guémara étudie avec beaucoup de méthode les métiers de la laine dans Vérone soumise à Venise ; elle part de la transhumance et de l'activité pastorale, de la stricte réglementation qui permet de maintenir la pureté de la race ovine véronaise et de conserver la qualité des laines locales en écartant les troupeaux des Mantouans et des Tyroliens ; on suggérera seulement que la surveillance du relargage et sa féroce limitation peut aussi avoir pour but d'assurer le monopole des déplacements aux entrepreneurs locaux. Fines, légères, exclues de toute exportation, les laines véronaises doivent cependant être complétées, pour les hautes qualités, par des laines anglaises, valenciennes et majorquines.

Une immigration massive d'artisans étrangers, peigneurs et tisserands (2.600 immigrants en un siècle, sur une population globale de 15 à 20.000 habitants avant 1450 et qui monte à 42.000 en 1502) et un fort milieu d'artisans donnent la mesure de l'activité : 207 feux comptant 850 personnes en 1425, puis, après une première crise (620 personnes en 1465, pour moins d'une centaine de feux, une conjoncture vigoureuse, 730 feux et 5.550 personnes en 1492 et encore 508 feux et plus de 4.000 personnes en 1502. L'étude des opérations et des métiers montre la large autonomie et l'aisance modeste et homogène des artisans, contribuant à liquider d'imprudentes et misérabilistes applications du modèle flamand à l'Italie. Un *Arte* des Tisserands existe d'autre part, largement ouvert, en contradiction avec les visions d'une dépendance perpétuelle ou d'une limitation du nombre des maîtres.

Ces fortes certitudes acquises, R. Guémara achève sur la crise de l'Art de la laine : outre les oburgations classiques des autorités sur la chute de la qualité (dès 1416), une source fugitive, un recensement de chômeurs de 1477 énumère 555 artisans réduits au chômage ou contraints d'émigrer, ou plutôt de réémigrer. La conviction de la crise, appuyée sur l'historiographie (C.M. Cipolla), conduit ici R. Guémara à une interprétation hasardée : Vérone produit en effet 9.800 draps en 1475-6, 7.800 en 1476-7 et 5.800 pendant les sept premiers mois de 1477-8 ; calculer le pourcentage de déclin entre 1476-7 et 1477-8 est évidemment erroné, car on peut légitimement estimer à plus de 10.000 draps la production probable de cette dernière année et conclure à une reprise dans une conjoncture en gros stable sur trois années.

Un gros travail d'identification, dénominations de métiers, mots techniques, a été réalisé et on doit seulement regretter l'absence d'un index-glossaire qui permettrait d'avoir rapidement et sûrement accès à ce savoir indispensable. La publication des tableaux informatiques, au contraire, n'était sans doute pas indispensable. Elle est là pour affirmer la maîtrise de l'instrument et la capacité du Centre El Khawarizmi, mais elle pourra suggérer à d'autres étapes ou à d'autres chercheurs une analyse démographique plus fine.

Si peu de pages (sur l'élevage, la transhumance, l'exportation et l'importation des laines) suggèrent directement des comparaisons avec les études provençales, on ne peut que saluer ici la volonté de l'Université de Tunis, l'effort de Mme Guémara, l'ouverture ainsi réalisée des études maghrébines sur l'Italie, la collaboration engagée enfin avec les archivistes italiens.

Henri BRESC

H. JAIDI, *L'Afrique et le blé de Rome aux IV^e et V^e siècles*, Tunis, 1990, 239 p.

L'Afrique du Nord passe pour avoir été le « grenier à blé » de Rome. Cette situation implique évidemment une production importante, mais aussi l'existence de structures administratives et fiscales susceptibles d'acheminer vers Rome ce blé. Ces structures sont liées d'une part au statut privilégié de la ville de Rome, au profit de laquelle le pouvoir impérial a mis en place le système de l'annone, d'autre part à la situation de dépendance des provinces romaines d'Afrique. Au moment de la fondation du régime, l'Empereur avait trouvé là le moyen de se concilier les faveurs du peuple romain, la citoyenneté de la ville de Rome étant précisément liée à l'octroi de ce privilège. A la fin de l'Antiquité, cette situation dure, bien que Rome ait cessé d'être la seule résidence impériale avec la naissance d'une seconde capitale, Constantinople, et qu'elle doive partager avec elle.

H. Jaïdi a repris le dossier relatif au système fiscal qui assurait l'acheminement des blés africains vers Rome et a étudié la manière dont ce blé est géré à Rome. Dans sa troisième partie, il s'attache à l'analyse de ce qu'il considère comme une contribution originale de l'Afrique au système : l'envoi périodique de boulangers à Rome. Cette profession était pénible et le recrutement de la corporation des *pistores* se faisait sous la contrainte.

Le sujet est important. La documentation de base fournie par les inscriptions et les constitutions impériales contenues dans les codes a été maintes fois utilisée et l'est encore. La même année paraît le livre de J. Durliat sur le problème des subsistances entre le IV^e et le VII^e siècle (*De la ville antique à la ville byzantine. Le problème des subsistances*, Rome, 1990) ; une partie y est consacrée à l'approvisionnement en blé de Rome qui, là, est étudié dans le cadre général de l'annone et pour une période plus longue. La perspective d'H. Jaïdi est différente ; elle est africaine, ce qui constitue évidemment une spécificité de l'étude. Mais la documentation de Rome est-elle vraiment susceptible de fournir le moyen de renouveler l'étude du blé d'Afrique ? Une place aurait au moins dû être faite à l'archéologie et en particulier à l'étude des structures (*horrea*) liées à la collecte du blé et à son expédition.

Philippe LEVEAU

OUVRAGES REÇUS

Alpes-de-Haute-Provence. Les Cathédrales.

Tome II : *Digne : Notre-Dame du Bourg, Saint-Jérôme*. Annales de Haute-Provence n° 319, 208 p., ill.

P. Brind'Amour. *Nostradamus astrophile.*

Les astres et l'astrologie dans la vie et l'œuvre de Nostradamus. Ottawa : Presses de l'Université ; Paris : Klincksieck, 1993, 562 p.

M. Chazottes. *La Franc-maçonnerie avignonnaise et vauclusienne au XIX^e siècle.*

Préface d'Al. Moreau. Aix-en-Provence : Edisud, 1993, 144 p., ill. 115 F.

J.-P. Clébert. *Nostradamus*. Aix-en-Provence : Edisud, 1993. 200 p.

Le clerc séculier au Moyen âge. Paris : Publications de la Sorbonne, 1993, 287 p. (Société des médiévistes de l'enseignement supérieur public).

Commerce, finances et société (XI^e - XVI^e

siècles) : recueil de travaux d'histoire médiévale offerts à M. le professeur Henri Dubois. Textes réunis par Ph. Contamine, Th. Dutour et B. Schnerb. Paris : Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 1993, 509 p., 380 F (Cultures et civilisation médiévales ; 9).

A. Courtemanche. *La richesse des femmes : Patrimoines et gestion à Manoque au XVI^e siècle*. Montréal : Bellarmin, Paris : Vrin, 1993, 330 p. (Cahiers d'études médiévales, 11).

La frontière des Alpes-Maritimes de 1860 à nos jours : ruptures et contacts : colloque Nice, 1990. Nice : Serre, 1992. 192 p., cartes, [8] pl. h.-t.

Genèse de l'Etat moderne en Méditerranée : approches historique et anthropologique des pratiques et des représentations : colloques Paris, septembre 1988 et mars 1989. Rome : Ecole française de Rome, 1993. 478 p.

(Collection de l'École française de Rome ; 168).

- D. Hickey. *Le Dauphiné devant la monarchie absolue : le procès des tailles et la perte des libertés provinciales, 1540-1640*. Moncton (Canada) : Editions d'Acadie, Grenoble : Presses universitaires de Grenoble, 1993. 317 p., ill.

Maguelone. *Le grand prieuré des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem et les Templiers de Saint-Gilles (origines et douzième siècle)*. Préf. d'Al. Venturini. Paris : Barré et Dayez, 1993, 283 p., ill., cartes.

La réunion d'Avignon et du Comtat à la France : Colloque Avignon, 1991.

Publ. sous la dir. de R. Moulinas, Avignon, Association départementale du bicentaire de la Révolution (diff. Librairie Les Genêts d'or), 1992, 195 p.

- P. Simoni. *L'industrie dans le canton d'Apt au XIX^e siècle*. Avignon : Association pour la sauvegarde et la protection du patrimoine industriel en Vaucluse, 1992. 175 p., ill.

Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIII^e siècle, t. VIII. *Province ecclésiastique de Sens (Lugdunensis Senonia)* par J.-Ch. Picard et Br. Beaujard, E. dabrowska, Chr. Delaplace, N. Duval, P. Perin, L. Pietri. Paris : De Broccard, 1992, 157 p., cartes, ill.

INFORMATION

L'Association Française des Historiens des Idées Politiques
(A.F.H.I.P.)

organise son X^{ème} Colloque International
à la Faculté de Droit et de Science Politique de Dijon
les 7,8 et 9 avril 1994,
sur le thème :

« Nation et République : jonctions et disjonctions ».

Pour plus d'informations, contacter
M. le Professeur M. Ganzin,

B. 304, Faculté de Droit et Science Politique d'Aix-en-Provence,
3, avenue Robert Schuman, 13628 Aix-en-Provence Cedex.
Tél. 42.17.28.74 - Fax. 42.17.28.78